

Fenêtre ouverte sur l'intime **Esquisse d'après modèle**

Patrick Lafontaine

Volume 45, numéro 3 (261), septembre 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33095ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lafontaine, P. (2003). Fenêtre ouverte sur l'intime : esquisse d'après modèle. *Liberté*, 45(3), 141–143.

Fenêtre ouverte sur l'intime

Esquisse d'après modèle

Patrick Lafontaine

21 janvier 2003. Sur le boulevard Saint-Joseph, les rafales de neige déploient un désert blanc. Quelques arêtes de maison, quelques taches mouvantes de piétons ou d'automobiles offrent des repères au regard. La ville s'oublie petit à petit dans mes cils givrés. L'atelier de Luis-Fernando Suárez est encore loin, froid dans l'hiver froid, et humide, et clos sur un autre hiver.

Derrière les fenêtres aux toiles baissées, l'opacité de la neige qui tombe, qui monte, qui tourne. À l'intérieur, un éclairage artificiel. Ampoules platement découvertes et crues. Un monde clos de l'intérieur comme de l'extérieur. Mais sur les murs, partout entre les fenêtres, d'autres fenêtres, sur toile, et chaude, et riche, et vaste. Un logement entier indécis entre l'ouvert et le fermé.

Luis-Fernando travaille en bottes et en combinaison de mécano. Moi, j'écrirai aussi en bottes, avec mon manteau et mes gants.

D'abord l'espace. Créer l'immense. D'abord tout briser. Changer de lieu, de vêtement. Éteindre la lumière du soleil. Puis se pencher sur la toile. Le premier trait, puis le second,

déjà, décrivent le goût du vaste. (Dans toute sa production, deux seules toiles portent avec ostentation des personnages. Les autres œuvres, elles, en cacheraient de si petits que, par contraste, on comprend l'infini de leur cadre.)

Le territoire est vaste. Il couvre des acres d'amour. Des acres de souffrance aussi. Des acres connues, inconnues, reniées. C'est un pays sans limites. La chair des hommes y est trouée. Traversée de regards. La liberté n'y a pas de sens. La liberté ne peut y être comprise. Elle cherche à se définir pourtant et, pour ce faire, impose un cadre. D'abord quelques bornes qui forment une constellation. D'abord quelques traits rouges. On y pose le regard, on apprend à reconnaître, à y étendre ses membres qu'on jette d'une clôture à l'autre. On ne sait pas très bien où ils aboutissent. Pas très bien ce qui y pousse. Ce qui s'y cueille. Puis l'espace s'habite. Les bornes-étoiles forment un profil, un ego qui donne à la nuit toute son ampleur. Ce lieu reconnu – appelons-le cette fenêtre, puisqu'il est ouvert – déborde, se creuse. Ce lieu, il tourne tout autour de soi. On croirait, à cause du bonheur, qu'il est atemporel, mais on se trompe. Cette fenêtre porte l'essence même du temps, car, à reconnaître les ombres qui le portent toujours plus loin à la tombée du jour, on touche à l'avenir.

Le territoire est vaste ; le cadre rassure. On y cultive son goût de l'ailleurs comme on admire ses bornes. On goûte une tesselle de l'univers et cela suffit. Cela se colore aussi, du ton qu'on y donne. Notre regard lit ce que nul mot ne saurait décrire. Le mouvement du ciel, du vent. Les vagues qui se prélassent. Pêle-mêle dans le temps, les camaïeux les plus subtils se déploient. Et faute de noms de couleurs, on leur donne le nom d'un rêve, d'une honte. Ces rouge

orange nous offrent l'illusion qu'on nous aime encore, et on aime encore, c'est vrai.

Dans ce tableau qu'on crée chaque jour, dans ce pré, une question se creuse. On tourne autour, tape des sentiers, invente des détours. Une question se pose. On ignore si elle sera jamais résolue, on ignore si elle existe. Voilà ce que devient la question – celle-là même du questionnement. Quelles sont les réponses possibles face à la mort ? face à ce lieu que l'on creuse petit à petit pour s'y endormir bientôt ? Les tons se transforment, imitent le doute, se parent d'insomnie. On s'étend. On cherche les bornes. Le cadre tient toujours, on le sait, car on ne pourrait pas tenir si profond sans lui, mais jamais plus les bornes.

Luis-Fernando peint en combinaison ; moi, j'écris avec mes gants. Je me protège du froid ; lui, de la couleur. Mais il ne peut cacher que, lorsqu'il se penche sur la toile, allongée à même le sol, sa véritable protection est la toile, qui ouvre le vaste de l'intime sur un seul plan.

Dans l'hiver de l'hiver, le territoire tient au creux de la main.